

Le Jeune Age.

ABONNEMENT. JOURNAL POUR L'ENFANCE EDITEUR-PROPRIÉTAIRE

Un an ... 60 cts.
Six mois ... 40 cts.
Payable d'avance

Parait le 1er. et le 15 de chaque mois.

F. X. Boileau, Instituteur
Pointe à Gatiéan
Templeton.

1^{ere}. Année — N^o 1 Pointe à Gatiéan, Lundi 15 Avril 1878. Prix: 2 cts.

PROSPECTUS,

AUX PARENTS ET AUX TUTEURS.

Encore un nouveau journal qui nous apparaît ! C'est bien vrai; mais attendez donc: Celui-ci est d'un genre tout nouveau, du moins, en ce pays.

Quoique sans présomption, il est plein d'espérance en l'avenir. Ceux qui en sont les auteurs espèrent qu'il jouira d'une assez longue vie, et que durant son humble carrière, il opérera quelque bien. Le seul but qu'ils ont en vue c'est de répondre à un besoin; et c'est là sa spécialité. Le titre de ce journal indique suffisamment cette spécialité.

Nous écrivons pour la jeunesse ou pour l'enfance: l'enfance, cet âge si intéressant, le germe de la postérité, l'espoir de la société future. En lui reposent la joie présente des parents et leur bonheur ou leur malheur pour l'avenir. Que seront-ils, un jour, nos enfants d'aujourd'hui ? Quel usage feront-ils des biens que nous leur aurons légués; des droits, des libertés conquises au prix du sang même de leurs aïeux ? seront-ils meilleurs et plus justes que nous le sommes, ou seront-ils moins bons ? Accompliront-ils de grandes choses ? La société, qu'ils sont appelés à former, sera-t-elle une société progressive ou rétrograde ? S'acheminera-t-elle toujours vers la perfection, ou tendra-t-elle vers la barbarie ? Encore une fois, qu'ils seront-ils plus tard ces bons, ces chers enfants d'aujourd'hui ? Il n'est pas besoin de le de-

mander: ils seront ce que nous les aurons faits. Que l'on s'efforce par tous les moyens possibles, de rendre la jeunesse studieuse, vertueuse et instruite.

Tout homme qui aime sa patrie ne peut voir avec indifférence la génération qui pousse. Naturellement on désire concourir, selon ses moyens, à la bien former, à lui donner une excellente direction. Une bonne plante, que, par une bonne culture, on aura toujours soignée dès le commencement, ne manquera pas de donner de bons fruits en abondance. Qui ne sait pas cela ?

C'est animé d'un tel esprit, que nous avons entrepris la rédaction de cette feuille. Notre but est donc de concourir, selon nos faibles moyens, 1^o à inspirer au jeune âge le goût de la bonne lecture; 2^o à l'instruire; 3^o à lui faire aimer son pays et sa religion. Il serait oiseux de vouloir prouver l'importance de ces trois points; chacun la connaît; personne ne la nie. *Le Jeune Age* possédera-t-il un tel degré d'utilité ? Nous croyons que notre programme le dit suffisamment. D'ailleurs, chaque profession, chaque état de vie a, par le temps qui court, sa revue spéciale. Il y en a pour les différents goûts, les différentes opinions, les différents caractères même. Seuls, les enfants et les adolescents sont privés de ces sortes de lectures; et cependant, eux aussi, en tireraient de grands avantages; mais encore, dans ce cas, il faut que ces lectures soient composées expressément pour eux, et qu'elles ne leur soient point trop ennuyeuses, comme le doit être pour les enfants, la lecture des revues rédigées pour d'autres âges. Il faut aussi que les sujets choisis soient propres à les instruire et à les édifier.

Nous raconterons des histoires, des anecdotes,

des fables morales, d'une nature telle qu'elles donnent le goût de la lecture, tout en proposant un exemple à suivre ou une faute à éviter.

Puis: histoire Sainte; histoire de l'Eglise; Vie des Saints et des grands hommes; Histoire générale du Canada; Histoire anecdotique du Canada, et de ses personnages remarquables; exhortations et explications sur certains points de la morale chrétienne; géographie et commerce; agriculture et produits agricoles; mines et minéraux; manufactures et produits manufacturés, entretiens sur quelques nouvelles du jour:—Voilà autant de sujets que nous traiterons, tout en les mettant à la portée de l'intelligence des enfants. Faisant partie nous-même de la classe enseignante, nous connaissons le langage qu'il faut leur parler; et nous leur parlerons de tout ce qu'il est bon et utile de parler aux enfants.

Le Canada et la religion occuperont une large place dans nos conversations. De bonne heure, il faut parler de Dieu aux enfants. C'est là ce que nous pouvons faire de mieux pour eux. Sans ce point important de l'éducation, le reste est fort peu de chose; avec lui le reste est beaucoup. *Le jeune Age* contenant quatre pages de lecture paraîtra le premier et le quinze de chaque mois, moyennant la modique somme de soixante cents par année. Ceux à qui nous l'adressons seront considérés comme abonnés, s'il ne nous le renvoient pas après y avoir écrit le mot "*Refusé*" suivi de leur nom.

A NOS JEUNES LECTEURS.

C'est à vous, enfants, que nous nous adressons. Et celui qui le fait est un de vos bons amis, un ami dévoué des jeunes gens, étant un de ceux qui consacrent leur temps, leurs veilles à l'instruction et à l'éducation de l'enfance. Vous n'ignorez pas que la tâche d'instituteur exige beaucoup de patience, beaucoup de fatigues, et ne donne pas de gros revenus. Bien d'autres professions rapportent de beaux salaires, quoiqu'elles ne demandent pas plus de capacité, donnent moins de peines et moins de déboires. Cependant la nôtre ne nous est point à charge, ni nous est pénible. Nous l'avons choisie avec plaisir; nous continuerons à l'exercer avec persévérance; et, jeunes amis, savez-vous pourquoi? Le voici: nous instruisons la jeunesse, nous la formons; donc nous travaillons pour la patrie et pour la religion. Voilà un témoignage que nous pouvons nous rendre. C'est une récompense qui en vaut bien d'autres; oui bien d'autres! Car elle vaut des milliers de piastres. En outre, nous vous aimons beaucoup.

Et pourquoi ne pas vous chérir? Vos jeunes intelligences ne cherchent qu'à s'instruire; vos cœurs ne demandent qu'à aimer, vos tendres âmes sont encore toutes disposées à la pratique de la vertu; vous êtes l'espoir de la religion et de la patrie. Une seule de ces choses suffit amplement pour que vous ayez toute notre amitié. Nous vous aimons, et c'est précisément pour cela que nous vous offrons, aujourd'hui, à lire ce petit journal. Nous vous aimons; il est donc naturel, que notre désir soit de causer avec vous de temps à autre; ce qui sera bien facile, si vous vous donnez la peine de le lire *Le jeune Age*: car nous sommes déjà convaincu que vous le recevrez. Vous désirez de vous instruire? Et bien! au moyen du journal *Le jeune âge* que vous recevrez et lirez, nous voulons vous aider, nous voulons vous tendre la main.

Vous êtes l'espoir de notre sainte religion et de notre chère patrie. Mais pour que cet espoir se réalise un jour, pensez-y bien, jeunes amis, il faut aussi qu'un jour vous soyez des citoyens vertueux. Sinon il vaudrait mieux pour nous que Dieu vous envoyât son ange de la mort, pendant que vous êtes jeunes encore. Mais au moyen de ce petit journal, nous nous efforcerons de vous faire aimer le bien et la vertu, et de vous inspirer du goût pour ce qui est vraiment beau.

A bien vous élever, nous voulons aider vos bons parents, vos maîtresses ou vos maîtres dévoués, vos pasteurs vénérés, et cela, tout en vous récréant. Car notre prétention est loin d'être celle de vous ennuyer; au contraire, nous nous amuserons tous ensemble. Nous raconterons de belles histoires, et nous parlerons de mille choses, qui ne manqueront pas de vous intéresser. Pour une somme très minime, pour une bagatelle, vous recevrez, deux fois en un mois, un exemplaire du journal *Le jeune âge* renfermant quatre pages de lecture. Quel est celui d'entre vous qui ne peut pas économiser une cent par semaine? Quel est celui d'entre vous qui, pour l'amour d'une cent par semaine, voudrait se priver de la lecture d'une feuille écrite pour vous, et par des hommes remplis de dévouement pour vous.

PIE IX.

Il y aura deux mois bientôt que le Saint Pontife Pie IX mourait, ou plutôt qu'il laissait ce monde pour s'en aller au ciel, où une grande récompense l'attendait. Il a passé sur la terre en faisant du bien. Jeunes lecteurs, vous avez tous entendu parler du grand, de l'immortel Pie IX. Il aimait Dieu pardessus toutes choses, et il a toujours préféré plaire à Dieu plutôt que de plaire

aux hommes en déplaisant à Dieu. Car l'homme est une pauvre créature ambitieuse, pleine d'orgueil, et qui se préfère à tout, même à Dieu; et il arrive trop souvent que pour lui plaire, il fait déplaître à Dieu. Il arrive trop souvent que quand on veut plaire à Dieu, on déplaît aux hommes; mais la colère et les menaces des hommes sont vaines, tandis que les châtimens de Dieu sont éternels.

Le principal, le plus grand désir de Pie IX était de procurer la gloire de Dieu, et celle de la Sainte Eglise Catholique, qui est le plus beau des ouvrages de Dieu.

L'amour de Dieu se fait toujours suivre de l'amour du prochain. En effet, celui qui aime bien le bon Dieu ne manque pas d'aimer le prochain. Ainsi Pie IX, qui aimait beaucoup le bon Dieu, aimait beaucoup le prochain; et le prochain ce sont tous les hommes. Pie IX les a aimés sans distinction de nationalité, de couleur, ou de religion.

Il aimait surtout les chrétiens, et parmi les chrétiens, les bons enfans. Durant sa vie, Pie IX a fait beaucoup pour le bonheur des enfans soit en établissant pour eux des écoles, des orphelinats, soit autrement.

Pie IX aimait les Canadiens; et, en diverses occasions, il en a donné des marques évidentes.

Les pauvres, les malheureux et les souffrants eurent leur place dans le cœur doux et aimant de Pie IX. Partout où Pie IX a demeuré ou passé on se souviendra longtemps de sa bonté et de sa charité.

Pie IX est né en Italie, le 13 de Mai 1792, et est mort à Rome le 7 Février 1878; il était alors âgé de 86 ans. En 1846, il fut élu pape c'est-à-dire qu'il a été choisi par Dieu lui-même pour tenir, en ce monde, la place de Saint Pierre, place, qu'il a occupée pendant 32 ans, au milieu de travaux, de peines, et de fatigues, toujours supportés pour l'amour de Dieu.

De Pie IX, apprenons à obéir à Dieu avant de céder aux maximes du monde.

LÉON XIII.

Notre Saint Père Pie IX, ayant quitté ce monde, est allé recevoir auprès de l'Eternel, la récompense de ses vertus et de ses bonnes œuvres. Dieu qui nous aime, et qui a promis de protéger son Eglise jusqu'à la fin des temps, nous console bien d'ôt de la perte d'un si bon père, en le remplaçant par un autre bon père. Ce bon père, que Dieu vient de nous donner, c'est sa Sainteté Léon XIII. Léon XIII naquit le 3 Mars 1810, et il fut élu pape le 20 Février 1878.

Douze papes, avant lui, ont porté le nom de Léon: Ce fut Léon I, Léon II, Léon III, Léon IV, Léon V, Léon VI, et ainsi de suite, jusqu'à Léon XIII.

Pie IX. — neuvième pape portant le nom de Pie.

Léon XIII. — treizième pape portant le nom de Léon.

Pape. — Le vicairé de Jésus-Christ sur la terre, et le chef de l'Eglise catholique.

Eglise. — la société des fidèles.

La Sainte Eglise catholique. — On l'appelle

Sainte parce qu'elle vient de Dieu, qui est *saint*; parce qu'elle fait les *Saints*, et parce que son enseignement est *Saint*.

LES JOYAUX PRÉCIEUX,

Il y avait autrefois, à Rome, deux charmans enfans, orphelins de leur père. Cornélie, leur mère, les aimait beaucoup, et elle les éleva avec un grand soin. Elle tâchait de leur inspirer de beaux sentimens ainsi que de bons principes. De leur côté, les petits orphelins, par leur sage conduite, se montraient dignes de l'attention de leur mère. Ils devinrent toute sa joie, tout son bonheur. Un jour, Cornélie, reçut la visite d'une matrone fort riche, et parée de bijoux d'un grand prix. La belle visiteuse était fière de dire que ses bijoux coûtaient très-cher, et elle les montrait avec satisfaction. Mais comme Cornélie semblait ne pas les trouver bien beaux, la dame riche crut qu'elle en avait de plus beaux encore. Elle pria donc Cornélie de lui faire voir, à son tour, les beaux bijoux qu'elle avait. Bien volontiers, répondit Cornélie; puis montrant ses deux enfans chéris: voilà, dit-elle, tous mes bijoux.

Combien elles sont heureuses les mères qui, comme Cornélie peuvent dire en montrant leurs enfans: "Voilà mes plus beaux bijoux." "Mais il n'y a que les mères qui ont de bons enfans, qui le peuvent. Les méchants enfans font bien de la peine à leur mère; et elle ne peut pas dire en les montrant: "Voilà mes plus beaux bijoux."

Gracques c'est le nom des deux enfans de

Cornélie, et dont nous venons de parler.

Rome — ville d'Italie.

C'est là que le pape réside.

matrone — dame romaine.

joyau — ornement d'un grand prix.

successeur — celui qui vient après un autre pour le remplacer.

UNE BONNE GRAND-MÈRE

Une histoire; bonne grand-mère une histoire, s'il vous plaît—"C'étaient trois jeunes enfants aux joues fraîches et vermeilles, qui disaient cela.

C'était aussi un soir d'hiver après le souper de la famille.

"Une histoire, mes bons petits enfants, soit; répondit la grand-maman je veux vous en conter une et plus d'une. Vous allez bien écouter;

Elle les appelait ses bons petits enfants, et elle avait bien raison. Car à l'exception d'un seul, à l'exception de Philippe, ils étaient très-bons, très-obéissants.

Encore, Philippe n'était pas ce qu'on peut appeler un méchant enfant; ce n'est que par malheur qu'il lui était arrivé de désobéir, mais rarement. La grand-maman avait fait beaucoup d'efforts pour le guérir d'un si triste défaut. Elle espérait bien réussir, car depuis assez longtemps, elle était tout-à-fait satisfaite de la bonne conduite de ses petits enfants, Arthur, Louise et Philippe. C'est pourquoi elle consentit avec tant de plaisir à raconter plusieurs des belles histoires qu'elle savait, et dont nous nous contenterons pour aujourd'hui d'en rapporter une, la plus courte de toutes.

TROP TARD MAINTENANT.

"Glousse, glousse" disait une poule à ses petits poulets. "Pip, pip" répondaient ceux-ci.

"Glousse, glousse" disait encore la poule; "pip, pip," répétaient ses petits.

"Glousse, glousse, glousse" recommençait-elle encore, "Pip, pip, pip" répondaient-ils toujours.

"Mais que disaient-ils donc tous ensemble"—
Mon cher Philippe, la poule disait: "ne vous éloignez pas, restez près de moi"— "Oui, oui, mère"—
Cependant il y en eut un, un seul, qui ne voulut pas écouter. C'était le plus gros de la bande. Il s'éloigna des autres, tandis que sa mère, très occupée à prendre garde des plus faibles ne s'aperçut pas d'abord de sa disparition. Quant à lui, il était entré dans un beau et grand jardin, où, depuis longtemps, tous les vieux coqs et les vieilles poules n'osaient pénétrer. Car là se tenait un petit chien barbet, malin, vigilant, reconnu pour un dangereux personnage. "Que viens-tu faire ici? cria-t-il, au poussin. Vilaine race de gratteurs! je vous avais pourtant bien appris à rester chez vous!" En même temps, il s'élança sur coco poulet, le mord à la patte, et lui arrache les trois plus belles de ses petites plumes. Coco-poulet de crier, et la mère d'accourir, grosse de colère; car son plumage est tout hérissé. Pour prendre la défense de son cher petit, et lui donner le temps de

fuir, elle se jette audevant de l'ennemi; puis quand il est en sûreté, elle se sauve elle-même. Ainsi notre petit désobéissant venait de recevoir une bonne leçon. Néanmoins il ne fut pas entièrement corrigé. Car, après quelque temps, étant devenu gros et fort, il se crut, toujours, dispensé d'obéir. Il était fier et arrogant, faisait battre ses ailes et chantait avec orgueil. Un jour, malgré l'exemple des anciens, il s'obstinait à s'éloigner des bâtiments de la basse-cour, plaignant de tout son cœur, ses lâches, que la crainte empêchait de venir, au loin dans les champs, cueillir une fraîche et abondante nourriture.

Mais il changea bientôt de langage. Un renard, grand mangeur de poules, qui cependant n'osait pas trop s'approcher de la ferme, trouva l'occasion favorable. Tout doucement il se faufila, se glisse, puis fond sur le jeune coq, le saisit, l'enlève et l'emporte au fond du bois. Cher et "bon monsieur, s'écrie coco-poulet, je vous en supplie, lâchez-moi. Je vous donne ma parole qu'à l'avenir je serai plus sage"

"Je te crois fort bien, répond le méchant renard, mais à moi qui ai besoin de manger des poules et des poulets, ce ci ne fait point mon affaire: tu seras plus sage! tu aurais dû l'être plus tôt; car il est trop tard maintenant." Et il le mangea.

PHILIPPE.

"Ce petit coq était fou, dit Philippe, mais aussi le renard était une bien vilaine bête.— Mon cher Philippe, reprit la grande mère, cette vilaine bête ressemble au démon, autre espèce de renard qui guette continuellement quelques âmes à dévorer. Les bons chrétiens, les bons enfants, qui évitent de commettre des fautes, ne font point son affaire. Mais en revanche avec quel empressement et avec quelle adresse il profite de la moindre occasion pour entraîner à leur perte les imprudents, qui ne se tiennent pas sur leurs gardes. Et, après la mort, alors qu'il est trop tard pour se repentir, il les saisit, et les emporte avec lui dans le fond de l'abîme éternel. Là, chacun le sait, il se plaît à les tourmenter, leur répétant sans cesse; il est trop tard maintenant.

Après ces paroles, chacun garda le silence, Philippe lui-même. La leçon qui venait d'être donnée l'avait impressionné; il en reconnaissait la justesse et l'apropos. Pendant plusieurs jours, sa conduite fut exemplaire. Mais il était léger, et avec le temps, il finit par oublier la leçon de la grand-mère. Pauvre Philippe; cet oubli fut pour lui la cause de bien des chagrins comme on le verra par la suite.

(à suivre)